



HAL
open science

Une vie mouvementée. Approche biographique du conflit syrien, de la révolution à l'exil.

Léo Fourn

► To cite this version:

Léo Fourn. Une vie mouvementée. Approche biographique du conflit syrien, de la révolution à l'exil.. Cultures & conflits, 2024, 134 (4), pp.45-63. <10.4000/13mr2>. <hal-05042160>

HAL Id: hal-05042160

<https://hal.science/hal-05042160v1>

Submitted on 22 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Une vie mouvementée. Approche biographique du conflit syrien, de la révolution à l'exil

Léo Fourn

Léo Fourn est postdoctorant IRD, rattaché au Ceped, au sein de l'ERC StG "The Subsequent Lives of Arab Revolutionaries". Il étudie les parcours biographiques de militants des soulèvements arabes de 2011 en exil, en croisant la sociologie des migrations et celle des mobilisations. Ses recherches ont plus spécifiquement porté sur l'exil des révolutionnaires syriens et syriennes au Liban et en France.

Comme tous les conflits internationaux, celui qui se déroule en Syrie depuis 2011 a principalement été abordé à partir de lectures géopolitiques surplombantes. À rebours de cette perspective, cet article adopte une échelle d'analyse microsociologique. Il se situe dans le sillage des études attentives aux parcours de protagonistes des processus révolutionnaires¹, en adoptant une approche biographique centrée sur un cas individuel. Nous suivrons ainsi le parcours de Ghania, qui s'est mobilisée pour la révolution à partir de 2011, avant de s'exiler en Turquie et en France. On peut retrouver à travers son exemple une variété d'expériences vécues par un grand nombre de protagonistes du soulèvement. Il ne représente toutefois pas une catégorie générique, car Ghania se singularise, d'abord par ses propriétés sociales spécifiques, ensuite par la remarquable continuité de son engagement pour la cause syrienne malgré l'exil – et peut en ce sens être appréhendée comme un cas singulier². En proposant d'aborder des événements historiques à partir d'un parcours individuel, cet article rejoint les travaux qui prennent comme niveau d'analyse du social l'individu³. L'enjeu est ainsi de saisir un ensemble de logiques sociales à l'œuvre lors du conflit syrien, depuis le début du soulèvement jusqu'à l'exil, à partir de ce cas.

Afin d'analyser sociologiquement le conflit syrien à l'échelle individuelle, je vais considérer conjointement le déroulement du parcours de Ghania, ses réseaux relationnels et les contextes aux

¹ Burstin H., *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013. El Chazli Y., *Devenir révolutionnaire à Alexandrie*, Paris, Dalloz, 2020.

² Passeron J.-C., Revel J. (dir.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

³ Lahire B., *Dans les plis singuliers du social*, Paris, La Découverte, 2013.

temporalités multiples dans lesquels il se déploie⁴. Ce parcours, loin d'être linéaire et routinier, est rythmé par une crise politique constituée d'événements historiques majeurs : un soulèvement révolutionnaire, une guerre et un exil de masse⁵. Ces événements affectent la majorité de la société syrienne, dont ils transforment en profondeur les structures. Ils donnent lieu à des situations impliquant une « rupture d'intelligibilité » dans lesquelles l'incertitude et l'imprévisibilité prédominent⁶. Au niveau individuel, ils produisent des bifurcations biographiques, soit un « changement important et brutal dans l'orientation de la trajectoire, dont à la fois le moment et l'issue étaient imprévisibles⁷ ». Des exemples de bifurcations biographiques plus ou moins irréversibles ont été étudiées dans des contextes plus stables⁸. Une des limites des approches relatives à ces bifurcations, d'autant plus lorsqu'elles sont menées a posteriori, est de ne les concevoir qu'à partir de leurs conséquences, en éclipsant les tensions et indéterminations qui les constituent. Je veillerai tout au long de l'article à mettre en lumière la part de contingence, les tensions et les doutes ponctuant le parcours de Ghania.

Il pourrait sembler trop tôt pour évaluer les conséquences de ces bifurcations sur une vie, une douzaine d'années seulement après le début du soulèvement⁹. Cependant, nous verrons que les bifurcations vécues par Ghania sont bel et bien manifestes et affectent l'ensemble de ses sphères de vie. Elles sont d'abord objectivées par de multiples pertes et ruptures résultant de la violence de la répression et de la guerre. Au-delà de ces conséquences négatives, je m'efforcerai de mettre en exergue les effets socialisateurs de son engagement dans la

⁴ Jouvenet M., « Contextes et temporalités dans la sociologie processuelle d'Andrew Abbott », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 71, n° 3, 2016, pp. 597-630. Il n'est malheureusement pas possible de restituer l'ensemble de ces contextes dans le cadre de cet article.

⁵ Pour une vue d'ensemble des premières années du soulèvement et de la guerre, voir : Baczkó A., Dorronsoro G., Quesnay A., *Syrie, anatomie d'une guerre civile*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

⁶ Bensa A., Fassin E., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, vol. 38, 2002, pp. 5-20.

⁷ Bidart C., « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, n° 1, 2006, pp. 29-57.

⁸ Grossetti M., Bessin M., Bidart C. (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2009.

⁹ Cette étude se distingue en cela du travail mené par l'équipe du collectif Sombrero sur « 68 et ses vies ultérieures » en France. Voir : Fillieule O., Bérout S., Masclat C., Sommier I. (dir.), *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*, Actes Sud, Arles, 2018.

révolution, qui impliquent l'intériorisation de nouvelles dispositions. Parmi ces dispositions, je m'attarderai sur celles qui sont relatives à l'action collective, au féminisme et au témoignage public de son expérience. Sans nier les déterminismes sociaux, il s'agit ainsi d'accorder toute sa place à la force socialisatrice des événements, à ce qui se joue dans le temps court de la crise politique¹⁰. Il s'agira alors de montrer la façon dont Ghania tente de « naviguer » dans ces contextes en mouvement¹¹.

Tout en restituant son parcours dans les systèmes de contraintes qui le déterminent, mon analyse portera également sur les récits subjectifs énoncés par Ghania sur ce parcours¹². Comme pour les autres révolutionnaires rencontrés, ce parcours peut être scindé en séquences types organisées chronologiquement, marquées par des tournants¹³, la datation des séquences variant d'une personne à l'autre selon leurs propriétés sociales et lieux de résidence. La première séquence est la période antérieure à 2011, sous les règnes d'al-Assad père et fils, qui se caractérise par une stabilité relative et la prédominance de l'autoritarisme. La seconde est la période de la révolution, puis de la guerre, entraînant de multiples bouleversements sociaux. Enfin, la troisième est celle de l'exil, allant du départ jusqu'à l'installation dans un pays proche et éventuellement plus lointain. Après avoir présenté les grandes étapes du parcours de Ghania, j'exposerai dans une seconde partie les conséquences biographiques, fragiles mais durables, de son engagement révolutionnaire et la façon dont sont mises en cohérence ses bifurcations.

De 2015 à 2018, j'ai mené une centaine d'entretiens biographiques auprès de révolutionnaires, hommes et femmes d'origine syrienne, provenant de milieux variés, en exil au Liban et en France. Il va de soi

¹⁰ Gobbille B., « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 63, n° 2, 2008, pp. 321-349.

¹¹ L'anthropologue Henrik Vigh a proposé le concept de « social navigation » pour comprendre les parcours de jeunes combattants en Guinée Bissau, soit « une praxis politique complexe qui consiste à se diriger vers un objectif tout en étant mû par un environnement sociopolitique. [...] une praxis en tant que mouvement dans le mouvement ». [Notre traduction] Vigh H., *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*, Oxford, Berghahn, 2006, p. 236.

¹² Leclerc-Olive M., *Le Dire de l'événement (biographique)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 1997.

¹³ Au sujet de l'interprétation des parcours de vie, voir : De Coninck F., Godard F., « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31-1, pp. 23-53.

que les conditions des entretiens, réalisés en exil auprès d'un chercheur français, ont exercé une influence non négligeable sur leur contenu. Ces échanges ont eu lieu en arabe syrien, condition nécessaire à l'expression de récits personnels détaillés et sensibles. En ce qui concerne plus spécifiquement Ghania, sa pratique répétée du témoignage, évoquée en fin d'article, a pu également influencer la façon dont elle a mis en récit son histoire. Comme je l'ai mentionné, j'ai cependant pu retrouver des trames similaires dans la plupart des récits recueillis. J'ai, d'autre part, recueilli des sources en ligne, telles que des publications médiatiques et autres traces numériques variées, notamment sur les réseaux sociaux. En croisant les entretiens avec ces sources, j'ai pu dater et contextualiser, de façon plus ou moins précise, les événements décisifs de son parcours. Si les sources disponibles au sujet de Ghania sont relativement nombreuses, du fait de sa relative exposition médiatique, je ne les citerai pas, par souci d'anonymisation. Je mettrai en revanche en exergue la dimension subjective de son parcours en présentant de longs extraits d'entretiens.

Je rencontre Ghania à la fin de mon enquête, en octobre 2018 à Paris, par l'intermédiaire d'une militante syrienne installée en France depuis les années 1980 qui a beaucoup œuvré pour l'accueil des réfugiés et la défense de la cause révolutionnaire. Nous nous retrouvons chez elle, une chambre gérée par le bailleur social Adoma située dans l'est de Paris. J'y fais également la connaissance de sa mère, venue lui rendre visite d'Allemagne, où elle vit avec deux de ses fils. Dans la chambre, j'aperçois de nombreux souvenirs évoquant la révolution et la Syrie : des photographies de manifestations, un drapeau de la révolution, ou encore une photographie du célèbre Souq al-Hamidiyyeh de Damas. Je découvre lors de notre conversation que Ghania est amie avec plusieurs personnes que j'avais rencontrées en France et au Liban. Après cette première rencontre, je continue à suivre ses activités en ligne. Je la revois en février 2024 dans un café, non loin du même logement, qu'elle partage désormais avec son époux. Elle me raconte les cinq dernières années de sa vie en France et ses projets pour les mois à venir¹⁴. Notre premier entretien commence par une évocation rapide de son origine géographique et sociale, puis de son parcours avant le point de bascule de 2011.

¹⁴ Je préciserai lorsque les extraits cités sont issus de ce dernier entretien.

La force des événements

L'apprentissage de la révolution

Ghania naît à la fin des années 1970 au sein d'une famille, de confession sunnite, qui tire ses revenus de la propriété de terres agricoles, qu'elle décrit comme « de classe moyenne ». La famille et ses six enfants vivent une partie de l'année dans un village de la région montagneuse de Wadi Barada, située à l'ouest de Damas, et l'autre à Barzeh, ville située à l'est de Damas qui a connu une rapide urbanisation à la fin du XXe siècle. Les deux localités rejoindront majoritairement la révolte et subiront bombardements et sièges, ce qui poussera l'ensemble de la famille vers l'exil. Dans les années 1990, Ghania étudie les mathématiques et l'informatique, puis devient enseignante en mathématiques dans le secondaire au tournant des années 2000. En 2011, elle est célibataire et vit chez ses parents, qui n'ont aucune proximité avec le monde du militantisme. Sa socialisation politique familiale ne semble pas représenter un facteur d'engagement, ce qui n'est pas une exception dans une société où toute mobilisation contestataire était violemment réprimée¹⁵.

Le premier événement agissant comme facteur de bifurcation sur le parcours de Ghania est le soulèvement qui débute en 2011. Nous pouvons suivre, avec ses mots, le processus de passage à la contestation emprunté par celles et ceux qui n'avaient auparavant aucune activité explicitement politique¹⁶ :

Avant la révolution, je n'avais pas d'intérêt pour la politique, simplement quelques connaissances à propos de ce qui s'était passé pendant les années 1980¹⁷, mais pas de réel intérêt pour les organisations, les partis politiques ou autres. [...] Je faisais partie d'un groupe de randonnée depuis 2006. La dernière randonnée a eu lieu en 2011, le premier jour de la révolution, le 15 mars. Sur les quatre-vingts personnes de notre groupe, il s'est avéré par hasard que la plupart étaient opposantes. Nous

¹⁵ Ismail S., *The Rule of Violence. Subjectivity, Memory and Government in Syria*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

¹⁶ Au sujet du passage de profanes à la révolution en Égypte, voir : El Chazli Y., « Sur les sentiers de la révolution. Comment des Égyptiens « dépolitisés » sont-ils devenus révolutionnaires ? », *Revue française de science politique*, vol. 62, n° 5-6, 2012, pp. 843-865.

¹⁷ Au tournant des années 1980, a eu lieu un massacre perpétré par le régime de Hafez al-Assad, avec comme point d'orgue la répression d'une insurrection dans la ville de Hama en 1982.

avons été très surprises de découvrir que nous avions toutes la même opinion. Là, nous avons commencé à réfléchir à ce que nous voulions faire ensuite. Notre séjour de camping s'est terminé et nous sommes rentrées à Damas. La révolution a commencé à Deraa ¹⁸.

La plupart des membres du réseau social de proximité de Ghania ne militent pas et ne rejoignent pas la révolution. Au sein de sa famille, seul un de ses frères la suivra sur le chemin de la révolution. Mais ce sont les relations qu'elle développe les années précédentes au sein d'un groupe de randonnée, composé en partie de personnes qui participaient déjà à des formes d'action collective ¹⁹, qui la conduiront à rejoindre très rapidement le mouvement révolutionnaire, deuxième séquence de son parcours.

Elle aborde ensuite les premiers temps de la révolution, la façon dont le mouvement s'est structuré autour de petits groupes unis par des relations de confiance. Elle manifeste à Damas et dans sa périphérie, où la pression des forces de sécurité est moindre. Dès les premières manifestations, elle fait face à la possibilité de la détention, qu'elle subira à plusieurs reprises. Cela l'incite à entrer en clandestinité, ce qui implique un premier changement existentiel important :

Au début, nous gardions nos vrais noms. Ensuite, nous les avons changés et, par exemple, moi je suis devenue Zeina. Et nous avons changé de numéro de téléphone, en utilisant des téléphones bon marché. Il existait une personne qui s'appelait Zeina, qui n'était pas Ghania. Les gens interagissaient avec moi comme si j'étais vraiment Zeina. Ils avaient oublié que j'étais Ghania. Nous faisons très attention.

Si l'étendue des conséquences biographiques de l'engagement révolutionnaire varie en fonction des individus, la plupart voient néanmoins leur vie se transformer radicalement. L'engagement pour la révolution a un caractère total, car il a des conséquences sur l'ensemble des sphères sociales composant la vie des activistes. Celles et ceux qui s'engagent à plein temps dans le mouvement doivent

¹⁸ Localité du sud du pays où ont eu lieu les premières grandes manifestations en mars 2011.

¹⁹ Notamment dans les associations de bienfaisance. À ce sujet, lire : Ruiz de Elvira L., *Vers la fin du contrat social en Syrie : associations de bienfaisance et redéploiement de l'État (2000-2011)*, Paris, IISMM/Karthala, 2019.

abandonner études et emplois. Elles et ils sont parfois contraints de quitter leur famille, de vivre dans la clandestinité et changent régulièrement de logement pour éviter les arrestations. Dans ce contexte de surveillance et de répression violente, le militantisme s'accompagne d'une forte intensité émotionnelle, qui distingue nettement le quotidien révolutionnaire de la situation antérieure. Ghania revient à ce sujet sur la façon dont sa vie quotidienne a changé dès le début de sa mobilisation et sur les évolutions suivies par le mouvement dans la région de Damas :

Nous avons tout un programme. Par exemple, le matin à 12h j'allais à une manifestation dans le quartier d'al-Midan, à 19h à une manifestation à Qudsaya, à 21h à Barzeh... À cette époque, nous avons arrêté de travailler donc nous n'avions plus rien à faire, à part les manifestations et l'humanitaire. Sur le plan matériel, nous dépendions de nos familles. Mon frère qui vit aux Émirats m'envoyait de l'argent tous les mois. Et ça me suffisait. Tout le monde avait un programme comme ça. C'était une période très agréable. Bien sûr, nous nous faisons frapper, traquer par la police, nous risquions la prison... mais c'était agréable. La prison ne nous faisait pas trop peur, car la situation en prison à Damas était différente de ce qu'elle était dans d'autres régions, surtout pour les femmes, jusqu'en 2012. Ils les traitaient encore un peu mieux que dans les autres provinces. Pas bien, mais ils ne traitaient pas les femmes de Damas de la même façon que celles de Homs par exemple²⁰. Ça a été notre programme quotidien jusqu'en septembre 2012. Ensuite, ça a beaucoup diminué car la plupart de mes camarades ont été emprisonnés ou ont quitté le pays. J'avais décidé de ne pas quitter pays. Finalement, nous avons tous quitté le pays... Jusqu'en septembre 2012, nous faisons des manifestations et de l'humanitaire, seulement. Nous y dédions toute notre vie. Ensuite, ça a commencé à diminuer. [...] J'ai quitté ma maison à Barzeh en juillet 2012 et je suis allée dans un hôtel pendant deux mois. La Sûreté avait pris possession de la ville. Ma famille est partie au village. Ma sœur et moi, nous avons trouvé

²⁰ Les différents témoignages font état d'une violence supérieure exercée à l'encontre des femmes, particulièrement de confession sunnite, issues de régions ayant rejoint massivement la rébellion.

une chambre d'hôtel dans la vieille ville de Damas pendant un mois ou deux. Ensuite, nous avons trouvé un appartement à Afif, près de l'ambassade française. [...] La dernière manifestation à laquelle j'ai participé a eu lieu en 2013. Je ne parle pas des zones périphériques, dans ces zones les manifestations ont continué beaucoup plus longtemps, mais à Damas, c'était déjà la fin. La mobilisation pacifique était terminée.

En plus des manifestations et de la distribution d'aide humanitaire, Ghania rejoint une plateforme politique formée en 2012 par des opposants historiques et est alors socialisée au travail politique. À la fin de cette première phase du conflit, en 2013, Ghania spécialise et professionnalise son militantisme en se concentrant sur la pratique du journalisme. Elle suit des formations, avant d'être recrutée par une radio d'opposition fondée en France et installée à Gaziantep en Turquie. Cette professionnalisation, qu'elle poursuivra en Turquie, résulte à la fois de la nécessité de trouver un moyen de subsistance et de la volonté de mettre en adéquation travail et engagement²¹. Elle marque ainsi une confirmation de dispositions et de compétences qu'elle a acquises depuis le début du soulèvement.

Le moment révolutionnaire tient une place primordiale dans les récits de vie de ses protagonistes. C'est une période d'intensité biographique pour les révolutionnaires qui connaissent un changement de leur rapport au temps, qui s'accélère et se densifie, leur quotidien étant empli d'événements majeurs. Le dépassement de la peur par la mobilisation implique une rupture franche avec le passé. Tandis que les moments précédant la révolution étaient caractérisés par l'expectative et un perpétuel présent imposé par l'autoritarisme, l'espoir naissant avec la révolution modifie le rapport à l'avenir, un avenir certes très incertain mais éclairé par l'espoir d'une vie meilleure, ressaisie collectivement²². Le soulèvement marque donc une séparation nette entre un avant et un après. Ghania explicite cette

²¹ Au sujet de la professionnalisation des révolutionnaires, voir : Fourn L., « De la révolution au travail humanitaire. Reconversions de militants syriens exilés au Liban », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 25, 2018, pp. 63-81.

²² Pour une analyse similaire à propos de Mai 68 : Bantigny L., 1968. *De grands soirs en petits matins*, Paris, Seuil, 2018.

rupture en constatant le changement complet de son réseau social et l'altération de la mémoire de sa vie antérieure :

Mes relations ont beaucoup changé, radicalement. Même ma mémoire. Dans ma mémoire, ma vie c'est 2011 et après 2011. C'est rare que je me souvienne de ce qui m'est arrivé avant la révolution. Tous mes amis sont liés à la révolution syrienne ou opposants au régime. Jusqu'à maintenant. J'ai totalement rompu les relations que j'avais avant la révolution. Mes parents sont les seuls avec qui j'ai eu des relations avant la révolution et après la révolution ²³.

Ce changement de relations sociales va de pair avec un changement de dispositions, la place du militantisme étant désormais centrale dans son existence. En cela, cette bifurcation s'approche de ce que Peter Berger et Thomas Luckmann qualifient d'« alternation », soit une resocialisation radicale d'un individu qui acquiert de nouvelles dispositions remplaçant celles acquises lors de la socialisation primaire ²⁴.

Survivre à la violence

Les révolutionnaires exilés décrivent le début de la révolution comme un âge d'or, qui se ternit progressivement au rythme de l'escalade de la violence. Le second facteur déterminant leur vie, voire leur survie, est l'épreuve de la violence. L'engagement pour la révolution implique une prise de risque très forte, qu'on participe ou non à la lutte armée. Si les bifurcations biographiques peuvent être le résultat d'une incertitude présente dans chaque société, il s'agit ici d'une incertitude radicale, car elle touche à la survie même des révolutionnaires et de leurs proches.

Dès le début de sa mobilisation au printemps 2011, Ghania subit la répression. Après plusieurs expériences relativement courtes de détention, elle est arrêtée et détenue à partir de juin 2013, pendant près de dix mois, dans différentes branches des services de renseignement, avant d'être transférée à la prison centrale d'Adra au nord de Damas. À la différence d'autres personnes que j'ai rencontrées, elle choisit de

²³ Entretien de février 2024.

²⁴ Berger P., Luckmann T., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2018 (1966).

passer sous silence lors de notre entretien les détails de sa période de détention. Elle la raconte toutefois publiquement à d'autres occasions, que j'évoquerai par la suite. Les conséquences de la détention pour les femmes sont souvent dramatiques et taboues. Dans certains cas, les ex-prisonnières se voient rejetées par leurs familles du fait du « déshonneur » que cette expérience, pouvant impliquer le viol, causerait²⁵. À la suite de son incarcération, Ghania n'est pas rejetée par sa famille, mais elle expérimente quand même une forme d'exclusion sociale, renforcée par des mesures légales restreignant ses droits. Après sa libération en mars 2014, elle vit un quotidien monotone à Damas, en retrait des réseaux et des activités militantes, dans un espace où elle ne se sent plus légitime. Comme beaucoup d'ex-détenus, elle compare le pays à une grande prison à ciel ouvert²⁶

:

Ensuite, je suis sortie. J'avais décidé de ne plus rien faire pour la révolution. Je voulais juste rester à Damas et éventuellement recommencer mon travail. J'avais très peur des nouveaux départs. Je n'étais pas prête à aller en Turquie, à apprendre le turc, à chercher du travail... Rester dans le pays était difficile, mais je pouvais y supporter les difficultés. Je n'avais pas la force pour un nouveau départ, dans un nouveau pays, avec de nouvelles personnes. Mais, quand je suis sortie de prison, je n'ai retrouvé aucun de mes amis. Tous étaient partis du pays. Il ne restait plus personne. Je suis restée un mois à Damas après ma sortie de prison. Je côtoyais trois amies avec lesquelles j'étais en prison. Nous jouions aux cartes dans des parcs, comme nous le faisons en prison. Nous étions passées d'une petite prison à une grande prison. Les gens ne voulaient plus parler avec nous, ils avaient très peur. Même les gens proches de nous avaient peur de nous. Donc notre vie était très ennuyeuse. J'ai essayé de louer une maison à Bab Touma [quartier chrétien de la vieille ville de Damas, relativement épargné par le conflit], mais une nouvelle loi exigeait une autorisation sécuritaire pour pouvoir louer un logement. Si je la demandais, on verrait que j'avais été

²⁵ Voir les nombreux rapports d'ONG à ce sujet.

²⁶ Cela fait écho aux récits des personnes emprisonnées sous le règne de Hafez al-Assad : al-Haj Saleh Y., « L'univers des anciens prisonniers politiques en Syrie », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 115-116, 2006, pp. 249-265.

emprisonnée quatre ou cinq fois. Donc je ne pouvais pas le faire. J'ai essayé de louer une maison sans cette autorisation, mais je n'ai pas réussi. Je passais tout mon temps avec une amie avec laquelle j'étais en prison. Nous essayions de rester à Damas ensemble. Nous dormions chez des amis. Nous essayions de trouver du travail. Nous voulions arrêter nos activités pour la révolution, au moins pendant six mois. Nous voulions respirer un peu. Nous ne voulions pas être emprisonnées tout de suite. S'ils nous arrêtaient maintenant, je ne sais pas ce que nous serions devenues en prison. Donc nous avons décidé de vivre comme des gens normaux, qui travaillent. Mais un mois plus tard, un officier nous a contactées.

Cette période de calme relatif et d'ennui prend fin face à la menace d'une nouvelle arrestation, lorsque Ghania est contactée par un membre de la Sûreté pour un rendez-vous laissant suspecter un piège. À cette étape du récit, elle décide d'opérer un retour en arrière et de raconter les conditions particulières de sa libération ²⁷ :

J'étais sortie grâce à « l'échange des nonnes » avec le Front al-Nosra (FAN) [groupe jihadiste alors affilié à al-Qaïda]. Ils nous ont emmenées au Liban où ils avaient aussi fait venir les nonnes. Nous avons salué les sœurs et nous leur avons parlé. Pourquoi le FAN a donné mon nom, je ne sais pas. Ce n'est pas étrange, car pour toutes celles qui sont sorties c'était comme ça. Il n'y en avait que cinq qui étaient vraiment liées au FAN. Leurs enfants étaient dans le FAN. Mais le FAN était présent dans ma région, donc ils ont proposé les noms de femmes de la région qui étaient emprisonnées. Ça ne leur importait pas de savoir si elles étaient avec le FAN ou non, laïques ou non. Parmi elles, il y avait même des femmes qui étaient avec le régime.

Dans cet extrait, on constate l'arbitraire qui régit le sort des prisonnières, dont la vie peut être décidée par un hasard plaçant un nom sur une liste. On saisit alors la grande part d'incertitude relative à

²⁷ Lire à ce sujet l'enquête menée en ligne par Anna Poujeau : Poujeau A., « L'affaire des moniales de Sainte-Thècle. La communauté chrétienne en Syrie au cœur d'images et de récits concurrents », in Boëx C., Devictor A. (dir.), *Syrie, une nouvelle ère des images. De la révolte au conflit transnational*, Paris, CNRS Éditions, 2021, p. 175-187.

l'emprisonnement, dont la fin n'est jamais clairement délimitée. La détention représente par conséquent une expérience particulièrement marquante pour Ghania. Bien qu'elle désire rester à Damas, elle n'a d'autre choix, pour ne pas revivre cette difficile épreuve, que de quitter la ville vers la Turquie, en passant par la région d'Idleb contrôlée par les rebelles.

D'un exil à l'autre

Elle traverse la frontière nord de la Syrie à l'été 2014 et s'installe dans la ville turque de Gaziantep. Depuis cette ville, qui est le principal espace d'action de la révolution à l'étranger²⁸, elle continue à se mobiliser pour la cause révolutionnaire :

Je pensais à ce moment-là que la proximité géographique était très importante. OK, je ne voulais pas sortir de Syrie mais j'y étais obligée. Je pensais qu'étant à Gaziantep, à seulement une heure et demie d'Alep, je pouvais rentrer à Alep quand je le voulais. Il y avait la possibilité de faire des choses en Syrie. Voilà ce que je pensais. Et puis en plus, psychologiquement, je sentais que l'air que je respirais venait de Syrie. J'étais dans un état très émotif à cette époque. Nous étions très proches d'Alep, d'Idleb, c'était le même air, les gens nous ressemblaient à Gaziantep, ils étaient d'ailleurs majoritairement Syriens. Et j'avais une bonne opportunité d'emploi. Quand je suis sortie, Reporters sans frontières [RSF] m'a soutenue financièrement. Et j'ai tout de suite travaillé. Même sur la route depuis Damas, à Idleb, j'ai fait des reportages. J'ai décidé que ça suffisait. La Turquie était belle, c'était près de la Syrie, c'était le plus important. Et le travail était super, j'appréciais beaucoup mon travail.

Ghania décrit ses premiers moments dans cet espace d'exil proche de la Syrie de façon positive. Elle semble particulièrement satisfaite de l'opportunité que cela lui offre sur le plan professionnel, car elle peut y développer son travail de journaliste dans des conditions favorables. Mais il est cependant difficile d'affirmer que l'exil est plus doux lorsqu'il est proche. Cette proximité n'annihile pas le sentiment d'exil

²⁸ Pour une analyse des subjectivités des révolutionnaires en exil à Gaziantep, voir : Al-Khalili C., *Waiting for the Revolution to End : Syrian Displacement, Time and Subjectivity*, Londres, UCL Press, 2023.

(*ghorba*, en arabe), qui est accentué par la précarité des conditions d'installation. La proximité peut, en outre, renforcer le sentiment d'impuissance à l'égard de la situation en Syrie, comme l'énonce Ghania, à propos de ce qu'elle a éprouvé lors de la reprise de la ville d'Alep par les forces du régime fin 2016 :

Ça a continué comme ça en Turquie jusqu'au moment où le régime est entré à Alep [automne 2016]. Nous étions très près d'Alep. Si nous nous approchions un peu, vers Killis, nous entendions les bruits des bombardements à Alep. Mais nous ne pouvions rien faire. C'est cet état d'impuissance que je ressentais à Gaziantep, à seulement 1h30 d'Alep, sans pouvoir rien faire. À ce moment-là, nous avons organisé une campagne de soutien avec des manifestations en Turquie. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de partir en France. Premièrement, parce que mon passeport allait expirer. Deuxièmement... quand le régime est entré à Alep, ma présence à Gaziantep est devenue nocive psychologiquement pour moi. J'étais présente mais je ne pouvais rien faire. OK, je n'étais plus en Syrie, alors je pouvais être en Turquie, je pouvais être en France, dans n'importe quel pays, c'était pareil. Surtout qu'en Turquie, je n'avais pas de papiers et je ne pouvais pas aller à l'ambassade du régime renouveler mon passeport. La Turquie nous donnait un permis de résidence en fonction de notre passeport. Et surtout Alep... Alep a été l'événement décisif pour moi. La proximité n'était pas ce que j'imaginai. Est-ce que je pouvais offrir davantage qu'un ou qu'une Syrienne au Canada ou en France, non. Pas du tout. On était très loin du pays, même si on était plus proches. Alors, à ce moment-là, j'ai décidé de remplir une demande de visa pour la France.

Malgré son travail gratifiant de journaliste, face à l'impossibilité de trouver une stabilité dans le pays et tandis que le régime lance un dernier assaut décisif à Alep, elle décide de demander un visa au consulat français à Ankara, sur recommandation de RSF. Elle justifie ce choix par la présence de plusieurs de camarade vivant en France depuis quelques années et par le soutien apporté par les autorités françaises à la révolution. Cette voie a été empruntée par un nombre non négligeable de journalistes, qui forment une catégorie relativement privilégiée par les autorités françaises au sein de la population réfugiée. Son engagement militant et son travail de

journaliste représentent donc des ressources favorisant sa migration vers la France. Sa demande est rapidement acceptée et elle rejoint Paris en avion au printemps 2017.

La dernière séquence de son parcours est celle de son installation en France, exil lointain. Son récit nous permet de saisir les ressources qu'elle peut mobiliser lors de son voyage et de son installation en France. Elle aborde également la façon dont elle continue à y militer pour la cause de la révolution, puis évoque ses perspectives : apprendre le français, reprendre des études, retrouver une stabilité. À son arrivée, elle est hébergée, avec d'autres journalistes en exil, par la Maison des journalistes, une association de soutien aux journalistes exilés située dans le 15^e arrondissement de Paris, où elle se sent bien accueillie. Elle entreprend alors un long processus d'installation, relativement facilité par sa reconnaissance en tant que journaliste qui lui offre des ressources liées au capital social qu'elle lui procure. Elle suit un premier programme « d'insertion » à l'université, mais affronte quelques difficultés face à l'apprentissage du français. Elle retrouve des camarades de Syrie et même l'association de randonnée, évoquée au début de son parcours, qui y a été reformée :

Je fréquente des Syriens, des activistes syriens. Quelques Français, mais je ne les vois pas quotidiennement. Je n'ai pas d'amis hors de la révolution syrienne. Même les Français que je connais sont concernés par la révolution syrienne. Donc mon milieu est celui des activistes syriens. Nous avons ce groupe de randonnée. L'été, nous nous voyons toutes les deux semaines ou tous les mois pour aller marcher. Nous nous retrouvons pour des anniversaires. Nous sommes très proches. Nous nous retrouvons à la maison, dans des cafés. Nous ne parlons pratiquement que de la Syrie. C'est un état... je ne sais pas à quel point il est bon, mais nous n'en sortons pas. Nous ne sommes pas partis de Syrie. Tout le monde a pris la décision d'apprendre le français, de travailler et d'aller à l'université. Mais en réalité, ce n'est pas facile car le lien avec la Syrie est un lien psychologique fort.

Certains réseaux amicaux et militants perdurent malgré la dispersion provoquée par l'exil. Ils permettent de garder un lien avec la Syrie et avec le passé révolutionnaire. Mais les conditions de vie en France et le temps tendent à affaiblir les liens entre Ghania et ses camarades, qui

s'éloignent de la cause, alors qu'elle continue à militer. Elle constate qu'après la période du Covid la plupart de ces relations se sont distendues et qu'elle ne côtoie désormais régulièrement plus que quatre ou cinq personnes.

Pour limiter le déclassement économique et social produit par l'exil, elle entreprend de reprendre des études, en s'inscrivant en 2019 dans un master en humanités numériques, pour lequel elle rédige un mémoire sur les *fake news*, la vérité médiatique étant une question centrale du conflit syrien. Elle y voit un prolongement évident de son travail de journaliste. En 2021, elle épouse un camarade, lui-même journaliste et ancien prisonnier, avec lequel elle avait débuté une relation lors de son étape en Turquie. En septembre 2024, elle s'inscrit dans un nouveau master d'études sur le genre. Elle poursuit sans relâche ses activités militantes pour la Syrie, tout en vivant dans une situation économique relativement précaire.

Des effets durables de l'engagement révolutionnaire

Décalages des dispositions révolutionnaires et hésitations militantes en contexte d'exil

Le déplacement de Ghania vers le contexte d'exil lointain qu'est la France entraîne une dévaluation de certaines dispositions et ressources acquises via son militantisme en Syrie : la disposition au don de soi dans une situation de haute intensité et de risque ; son expérience professionnelle comme journaliste; son réseau social exclusivement militant; ou encore sa maîtrise du discours politique en arabe et sa connaissance du champ politique syrien. Les révolutionnaires en exil subissent effectivement un déclassement social conséquent. Dans un contexte où la cause syrienne est peu valorisée, l'engagement pour la révolution peut être perçu comme une entrave, limitant les chances de « retour à la normale », faisant du passé une contrainte pour l'avenir. Le retrait du militantisme et le souci de soi sont alors justifiés par le poids des sacrifices vécus, comme l'illustrent ces réflexions de Ghania en 2018 :

Quand je suis arrivée en France, j'ai décidé que ça suffisait, que je ne devais m'occuper que de moi-même. De 2011 jusqu'à fin 2017, je n'ai pratiquement rien fait pour moi. La frontière entre ce qui était public et ce qui était privé s'est effacée. Je n'ai aucun ami qui n'ait pas de lien avec la révolution. Je n'ai aucun

ami qui n'ait pas été prisonnier. Il n'y a pas de séparation entre mon travail politique et mes relations sociales. Même mes liens familiaux sont très superficiels, tandis que mes relations avec les personnes liées à la révolution sont très fortes. Je n'ai rien fait pour moi. Je n'ai pas travaillé, je n'ai pas étudié. Donc j'ai pris cette décision : c'est bon, OK, la révolution en Syrie, elle reste en Syrie. Ici, que doit-on faire, on ne doit rien faire, la révolution est en Syrie.

Mais Ghania affirme également qu'oublier et se concentrer sur son destin personnel n'a rien d'évident pour elle. On peut constater lors d'entretiens et en suivant les déclarations en ligne des révolutionnaires, qu'elles et ils sont traversés par des sentiments ambivalents et changeants²⁹. Cette ambivalence les incite, d'un côté, à s'éloigner de la cause et, de l'autre, à continuer à se mobiliser, comme l'exprime Ghania en faisant référence à la cause palestinienne :

Au début, je ne voulais rien faire. Je voulais apprendre le français, travailler, étudier. Quand il aurait été possible de rentrer en Syrie, je serais rentrée. C'est tout. En vérité, je n'ai pas pu, je n'ai pas pu. Je n'ai pas réussi à m'occuper seulement de moi. J'ai essayé. Les deux ou trois premiers mois, je ne voulais rien faire en relation avec la Syrie. Je voulais marquer cette séparation entre... [...] J'ai tenu pendant deux mois, puis j'ai senti que nous pouvions agir ici. J'ai commencé à penser à la cause palestinienne. La cause palestinienne, ça fait soixante ou soixante-dix ans et les gens n'ont pas encore oublié. Les réfugiés palestiniens, ceux qui sont sortis de Palestine à l'époque de la Nakba sont presque tous morts. Mais il y a encore la seconde, la troisième ou la quatrième génération qui n'ont pas oublié leur cause, leur terre.

Le recentrement sur son destin personnel implique de se résigner pour un temps à l'exil, mais cela ne signifie pas nécessairement perdre la cause politique de vue. Ghania est partagée entre une fidélité à son

²⁹ À propos du cas des révolutionnaires en Égypte : El Chazli Y., "The (Ambivalent) Lives of Others. Reconstructing the Trajectories of Egyptian Revolutionaries Through Social Media Traces and Biographical Interviews", in Ramirez C. (dir.), *Understanding Individual Commitment to Collective Action*, Routledge, 2023, pp. 112-124.

passé révolutionnaire et le désir de recommencer sa vie en exil. Je constate lors de notre deuxième rencontre, en février 2024, qu'elle a effectivement continué à dédier l'essentiel de son temps à la cause syrienne, mais aussi qu'elle souhaite, épuisée par tant de dévouement, vouloir plus que jamais prendre ses distances et travailler dans un domaine sans rapport avec la Syrie :

J'ai décidé de réduire mon implication à partir de juin. À partir de ce moment-là, je prévois de travailler dans un domaine éloigné de la politique. Ce n'est encore qu'un projet. Dans le commerce, l'économie, l'informatique... Je veux séparer mon militantisme et mon travail, ma source de revenus. C'est lié à ma recherche de stabilité. En 2018, 2019, je venais d'arriver et je pensais pouvoir rentrer prochainement en Syrie. Mais maintenant, je pense que je ne vais peut-être jamais rentrer. Après tout ce temps, tous ces changements et toutes ces complications, j'ai presque perdu l'espoir de retourner en Syrie. C'est pour ça que je veux trouver une voie pour atteindre une forme de stabilité³⁰.

Elle évoque également le cas de plusieurs de ses proches qui se sont éloignés de la cause syrienne après plusieurs années de militantisme en France, dont son époux qui s'est désengagé lors des dernières années, alors que son engagement militant était fort et confirmé puisqu'il remontait au début des années 2000. Si l'origine de leur relation amoureuse est liée à la politique, le couple s'est efforcé de développer d'autres liens, notamment autour d'une passion commune pour le football qui leur permet de penser à autre chose :

Nous avons essayé de trouver des liens qui ne soient pas liés à la politique. Parce que notre relation est à l'origine liée à la politique. Nous avons trouvé le foot. Je m'intéresse au foot et lui aussi. C'est ce que nous partageons le plus. J'avais besoin du foot, pour m'éloigner. J'aime regarder les matchs, j'aime suivre les championnats, j'aime connaître les joueurs, les clubs... Je suis pour Liverpool. Lui est plutôt pour Manchester City. Donc je ne sors de la politique que quand il y a des matchs. C'est tout. Parfois, je suis en même temps une réunion et un match. Parfois, je me demande ce qui est le plus important. Souvent,

³⁰ Entretien de février 2024.

j'arrête la réunion pour regarder le match. Donc nous partageons cette passion pour le foot. En plus, c'est quelque chose d'extérieur au milieu politique. C'est un plaisir personnel. C'est un des changements qui s'est produit depuis 2021, au moment du Corona. Ça m'intéressait depuis longtemps mais, pendant la révolution, toute ma vie était liée à la révolution. Il n'y avait plus rien de personnel. Depuis 2021, j'essaie de faire en sorte de ne pas trop mêler le personnel et le politique.

On constate à partir des doutes évoqués par Ghania que la concordance entre les dispositions acquises lors de la révolution et le contexte d'exil est mise à mal du fait de la durée de l'exil. L'actualisation des dispositions acquises durant la révolution n'y est pas systématique, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées d'une maîtrise de la langue française et d'un capital social suffisant, offrant notamment des opportunités d'emploi pérennes. C'est ainsi que Ghania en vient à décrire son attachement à la cause syrienne comme une contrainte pour sa vie en France, où elle aspire à trouver « un nouvel équilibre ».

Persévérer contre vents et marées

On peut observer, dans le sillage des recherches sur les incidences biographiques de l'engagement, la façon dont la participation à la révolution a influencé le parcours de Ghania³¹. À partir de 2011, des individus comme elle, qui n'avaient pour la plupart aucune expérience de l'action collective, deviennent révolutionnaires et connaissent un processus de subjectivation politique qui change en profondeur leur rapport au monde, « un processus de reconfiguration du rapport à soi qui engage une liberté ou une autonomie vis-à-vis des normes, des assignations, des ancrages sociaux, et qui suppose la genèse d'un collectif porteur d'un conflit³² ». Un indice de cette subjectivation est repérable dans les extraits d'entretien, où les pronoms de la première personne du singulier et du pluriel se mêlent, attestant du lien très fort entre le parcours individuel et celui du mouvement révolutionnaire.

³¹ Leclercq C., Pagis J., « Les incidences biographiques de l'engagement » Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines*, vol. 84, n° 4, 2011, pp. 5-23. Fillieule O., Neveu E. (eds.), *Activists Forever ? Long-Term Impacts of Political Activism*, Cambridge University Press, 2019.

³² Tarragoni F., « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. Les raisons d'une mésentente entre sociologie et philosophie politique », *Raisons politiques*, 2016, vol. 62, p. 127.

L'engagement politique prend le pas sur les autres engagements individuels. Les révolutionnaires lient leur destin individuel à celui de la révolution. Ils et elles ont le sentiment de devenir des acteurs de l'Histoire, des « protagonistes » au sens défini par l'historien de la Révolution française Haim Burstin : « Dès qu'un événement traumatique atteint un corps social et parvient à mobiliser l'attention collective, les individus deviennent non seulement ses témoins et ses spectateurs, mais ils ont aussi tendance à intervenir en tant que participants, à devenir en somme de véritables protagonistes de l'Histoire³³. » Les protagonistes de la révolution syrienne développent de vastes réseaux sociaux militants et acquièrent des savoir-faire et des dispositions critiques, dont on peut observer les prolongements plusieurs années après, certaines personnes étant encore engagées en Syrie ou en exil jusqu'à présent, à l'instar de Ghania. Il est à ce titre frappant de constater l'enthousiasme ravivé par la vaste offensive surprise menée fin novembre 2024 par des groupes armés opposés au régime.

Les bifurcations vécues par les révolutionnaires impliquent un travail de mise en cohérence permanent³⁴. Leur identité sociale est mise à mal par les événements, leurs appartenances sont menacées et ils et elles subissent des assignations identitaires dévalorisantes en Syrie et en exil (« ennemis de l'intérieur », « terroristes », « réfugiés », etc.). Le travail de mise en cohérence vise donc un maintien de l'identité, contribuant à la préservation d'une image acceptable de soi³⁵. S'opèrent alors des ajustements biographiques diachroniques – entre leur passé, leur présent et leur futur – et synchroniques entre différentes sphères de vie. Nous pouvons déceler ces ajustements biographiques à plusieurs niveaux. D'abord, à partir d'un point de vue d'ensemble en observant comment différentes sphères de vie sont affectées simultanément par la révolution, la guerre et l'exil. Ensuite, en se concentrant plus spécifiquement sur deux supports d'ajustement biographique que représentent la poursuite du militantisme et les mises en récit de soi. Toutes deux contribuent au maintien ou à la

³³ Burstin H., « La biographie en mode mineur : les acteurs de Varennes, ou le "protagonisme" révolutionnaire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 57, n° 1, 2010, p. 8.

³⁴ Voegtli M., « Du jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques-RIAC*, vol. 51, 2004, pp. 145-158.

³⁵ Pollak M., *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.

production d'une forme de cohérence biographique, de « fidélité à soi », intégrant les changements de dispositions³⁶.

Dans ce contexte de guerre et d'exil prolongés, le militantisme peut offrir un support identitaire, qui permet de mettre en cohérence les expériences vécues³⁷. L'intériorisation de dispositions critiques prend plus spécifiquement chez Ghania la forme d'un intérêt pour la cause des femmes³⁸. Elle affirme que son intérêt pour cette cause est né lors de la révolution, à la suite d'une période de détention au cours de laquelle elle a rencontré des femmes d'autres milieux que le sien. Elle oriente donc son travail de journaliste, une fois en Turquie, vers cette cause et celle des personnes détenues et disparues. On peut constater ici un changement durable de dispositions, dont on peut observer la transposition dans sa vie intime. Au cours de la révolution, elle s'éloigne progressivement de sa socialisation religieuse familiale relativement conservatrice, en changeant notamment de pratiques vestimentaires. Elle affirme lors de notre seconde rencontre que son mariage en 2021 n'était qu'un moyen pour rassurer sa famille et celle de son conjoint et insiste longuement sur le fait que ce n'était qu'une formalité administrative, qui n'a rien changé à sa vie de couple débutée hors mariage plusieurs années auparavant. Sur le plan militant, elle continue à agir quotidiennement pour la cause des femmes syriennes, dans le cadre du Syrian Women's Political Movement dont elle est l'une des responsables. Elle met également à profit son expérience en tant que journaliste et les compétences acquises lors de son master en rédigeant des rapports ou en réalisant des podcasts sur des questions relatives aux femmes syriennes. Afin d'objectiver cette implication dans la cause des femmes, elle s'inscrit en septembre 2024 dans un master en études sur le genre.

³⁶ Smaoui S., « Du divan à la lutte. Les cheminements militants de la réalisation de soi », *Genèses*, vol. 122, n° 1, 2021, pp. 127-151.

³⁷ Christophe Broqua montre ainsi comment les militants d'Act Up mettent en cohérence leur militantisme avec leurs expériences de l'homosexualité et du sida : Christophe Broqua, *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005.

³⁸ Cause qui a par ailleurs fortement progressé lors des soulèvements des années 2010 dans le monde arabe : Barrières S., Kréfa A., Le Renard S. (dir.), *Le genre en révolution : Maghreb et Moyen-Orient, 2010-2020*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2023.

Raconter, se raconter

Un second support qui peut contribuer à une mise en cohérence biographique, avec la poursuite du militantisme, est le récit de soi. Se raconter est une pratique relativement commune, quoique socialement située³⁹. Mais se raconte-t-on de la même façon après avoir participé à une révolution, vécu une guerre et un exil ? Il semble que les bifurcations biographiques vécues par les révolutionnaires les amènent à réévaluer sans cesse leurs parcours en faisant preuve d'une forte réflexivité. Selon cette hypothèse, la subjectivation politique expérimentée lors de la révolution favoriserait l'acquisition de dispositions à produire des récits autobiographiques⁴⁰. La distance géographique et temporelle provoquée par l'exil, ainsi que les multiples injonctions biographiques vécues en exil (demande d'asile, médias, recherches en sciences sociales, etc.)⁴¹, ne font que renforcer ces dispositions⁴².

Lors de son séjour en Turquie, Ghania a commencé à agir dans la documentation des expériences carcérales vécues par les femmes dans les prisons du régime. Elle apparaît d'ailleurs dans un film documentaire à ce sujet réalisé par des journalistes françaises, dans lequel elle raconte anonymement sa propre détention. Peu après son arrivée en France, elle participe à une pièce de théâtre construite autour de témoignages d'anciennes détenues. Elle multiplie ensuite les témoignages dans différents contextes, notamment via la Maison des Journalistes et son programme « Renvoyé spécial » – qui la conduit à raconter son histoire et celle de la révolution devant des élèves de lycée –, ou encore lorsqu'elle participe à des événements militants sur la Syrie. Quelques années plus tard, elle témoigne à nouveau en public de son expérience personnelle, plus spécifiquement de l'une de ses incarcérations, cette fois-ci devant un tribunal à Coblenz en Allemagne, où sont jugés deux anciens membres du régime, dont un responsable d'une branche de la Sûreté où elle a été détenue. Elle

³⁹ Poliak C., « Manières profanes de “parler de soi” », *Genèses*, vol. 47, n° 2, 2002, pp. 4-20.

⁴⁰ Tarragoni F., « La prise de parole comme processus de subjectivation politique. Une approche sociologique », *Tumultes*, vol. 43, n° 2, 2014, pp. 175-190.

⁴¹ Maitilasso A., « “Raconte-moi ta migration”. L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire », *Cahiers d'études africaines*, vol. 213-214, n° 1, 2014, pp. 241-265.

⁴² Eastmond E., “Stories as Lived Experience : Narratives in Forced Migration Research”, *Journal of Refugee Studies*, vol. 20, n° 2, 2007, pp. 248-264.

témoigne par la suite sur sa participation à ce procès dans différents contenus médiatiques diffusés en ligne ⁴³.

Sans se prononcer sur de potentielles vertus thérapeutiques de la prise de parole, on peut néanmoins constater que la mise en récit de soi contribue à donner un sens à un parcours ponctué d'expériences extrêmes ⁴⁴. Au-delà de sa dimension de plaidoyer, le témoignage fonctionne comme une justification personnelle de l'engagement et de l'exil. Il permet enfin d'inscrire son parcours individuel dans l'histoire collective du mouvement révolutionnaire et contribue à la formation d'une mémoire de la révolution. À ce titre, Ghania insiste lors de la conclusion de notre dernière conversation sur la transmission, selon elle d'ores et déjà effective, de cette mémoire à la génération des « enfants de la révolution », qui représentent désormais son principal espoir. On perçoit dans ces réflexions l'importance que prennent les récits et connaissances sur l'histoire contemporaine syrienne pour des révolutionnaires, qui s'attachent à faire vivre leur cause dans des conditions peu favorables.

L'engagement militant a eu pour Ghania et les autres révolutionnaires des conséquences ambiguës : malgré ses joies, il implique des coûts considérables ; il peut représenter une ressource précieuse pour l'exil, mais ses rétributions s'estompent du fait de la défaite de la révolution et de la prolongation de l'exil. Nous pouvons constater toutefois que la poursuite du militantisme les aide à préserver une cohérence entre leur passé de révolutionnaires et leur présent en exil. Par ailleurs, en poursuivant leur engagement à distance, les activistes s'efforcent de rapprocher leur pays d'origine et leur pays d'installation et d'atténuer ainsi les sentiments d'absence et de culpabilité ⁴⁵. Ghania tente de rendre cohérent son parcours mouvementé en persévérant contre vents et marées dans son militantisme et en le mettant en récit lors de témoignages. Mais, elle le considère de moins en moins comme un

⁴³ Il faut évidemment ajouter à cela les entretiens réalisés avec l'auteur de ce texte.

⁴⁴ Pollak M., *op. cit.*

⁴⁵ Fourn L., « Loin de la Syrie, loin de la Révolution », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 144, 2018, pp. 211-228.

espace de « réalisation de soi ⁴⁶ », dans une situation d'exil prolongé où elle aspire à davantage de stabilité.

Les bifurcations biographiques abordées impliquent une confrontation entre des éléments relatifs au temps long de la biographie, telles les dispositions issues de la socialisation familiale, et des contextes en mouvement dans lesquels la contingence est forte et les devenirs relativement indéterminés. En rejoignant la révolution, Ghania a vécu une expérience socialisatrice forte, lors de laquelle elle a intériorisé de nouvelles dispositions durables. Les épreuves de la répression et de l'exil ont constitué d'autres moments socialisateurs conséquents. Je me suis efforcé d'analyser, étape par étape, ces expériences socialisatrices en veillant à restituer leurs conditions sociales et leurs dimension subjective, telle qu'énoncée dans les récits de Ghania. L'approche biographique s'est ainsi révélée heuristique pour saisir finement les transformations sociales produites par la crise politique que connaît la société syrienne depuis 2011.

⁴⁶ Siméant J., « Un humanitaire apolitique ? Démarcations, socialisations au politique et espaces de la réalisation de soi », in Lagroye J. (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, pp. 163-196.